

# TABLEAUX PARISIENS

## LE DINER DE LA CALOTTE

Pour une fois — cela lui arrive tous les ans — la calotte adoptée comme couvre-chef par les internes de nos hôpitaux, a assisté, témoin muet, à un tout autre spectacle que celui des souffrances humaines.

Pendant toute une soirée, la calotte a présidé à un banquet joyeux, auquel du reste elle a donné son nom. Pendant toute une soirée, elle a abrité des crânes sous lesquels, au lieu de formules médicales, se sont agitées tumultueusement les plus folles idées, les conceptions les plus joyeuses.

MM. les internes recevaient hier soir leurs camarades externes qui, dans la journée, avaient subi l'examen de l'internat.

Les austères salles de garde s'étaient, pour la circonstance, transformées en triomphalement gaies salles de festin.

Leurs murs nus, peints uniformément de brun, en bas, de blanc, en haut, avaient littéralement disparu sous les tapisseries et les tentures.

Quoi ! un tel luxe ! direz-vous. Parfaitement. Seulement comme le brocart et le velours frappé sont denrées fort rares à l'hôpital, les tapissiers occasionnels des salles de festin les avaient tout bonnement remplacés par des draps de lit...

Mais ce n'en était pas plus laid, je vous assure, d'autant plus que l'éclatante blancheur du linge faisait mieux ressortir les fleurs, dont les bouquets artistement combinés formaient de gigantesques inscriptions.

A l'hôpital Beaujon, j'ai pu admirer le modèle du genre.

Sur le panneau principal de la salle, en lettres d'un mètre de haut, on lisait « BEAUJON » en géraniums; sur le mur d'en face des fleurs multicolores combinées formaient l'inscription « INT. (internat) 1890 ».

Un lustre garni de feuillage éclairait la table autour de laquelle vingt-cinq futurs graves docteurs s'évertuaient à perdre de leur gravité.

Et comme l'art médical n'exclut pas les autres arts, des tableaux dus aux pinceaux des Michel-Ange de la « salle de garde » alternaient avec les fleurs sur les panneaux.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que les sujets choisis étaient de circonstance, que ces tableaux représentaient des scènes médicales; qu'un interne, calotte en tête, en était toujours le principal personnage, que le patient auquel il prodiguait ses soins n'était pas un homme et que les voiles destinés à l'habiller n'étaient pas très impénétrables.

Ces tableaux ne figureront jamais au Salon du Champ de Mars. C'est dommage, car ils y jetteraient peut-être une note gaie très appréciable.

Enfin!...

Nous vous doutez de ce qu'a pu être le dîner ! On ne s'est pas ennuyé. Vous pouvez m'en croire.

Vers dix heures, bannière en tête — ah ! j'oubliais de vous dire qu'il y avait une bannière, toile peinte, représentant une scène de la vie d'étudiant, suspendue à une béquille en guise de hampe — tous nos convives coiffés de chapeaux mous — le chapeau haut de forme étant rigoureusement interdit — se sont rendus en monôme, au « bal de l'internat », à Bullier.

Et tout en déambulant ils chantaient à tue-tête les refrains les plus fous.

Toute cette gaité s'est fatiguée cette nuit en des quadrilles echevelés, et ce matin, dans les services médicaux, on a pu voir de jeunes hommes coiffés d'une calotte, un tablier blanc à bavette protégeant leurs vêtements, prodiguer d'un air grave leurs soins à des malades.

Et nul, dans ces gens à la face austère, n'aurait pu reconnaître les fous de la veille.

Il n'y a rien comme la fatigue pour vous donner un masque sérieux.

HENRI DREYFUS.